

CLAUDE FARRÈRE
de l'Académie française

LA DERNIÈRE PORTE

roman



FLAMMARION

*A LA MÉMOIRE
DE MA FEMME BIEN-AIMÉE
HENRIETTE ROGGERS-FARRÈRE*

LA DERNIÈRE
PORTE

2056

MG°Y°
10966

DL 4896 19-4-51 A

OUVRAGES DE CLAUDE FARRÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ROMANS

LES CIVILISÉS.
L'HOMME QUI ASSASSINA.
MADEMOISELLE DAX, JEUNE FILLE.
LA BATAILLE.
LES PETITES ALLIÉES.
LA MAISON DES HOMMES VIVANTS.
THOMAS L'AGNELET,
LA DERNIÈRE DÉESSE.
LES CONDAMNÉS A MORT.
LES HOMMES NOUVEAUX.
UNE JEUNE FILLE VOYAGEA...

LE DERNIER DIEU.
LA MARCHÉ FUNÈBRE.
LA PORTE DÉROBÉE.
LE CHEF.
LES QUATRE DAMES D'ANGORA.
LES IMAGINAIRES.
LA ONZIÈME HEURE.
L'HOMME SEUL.
FERN-ERROL.
LA SECONDE PORTE.
LA GUEÛLE DE LION.
JOB, SIÈCLE XX.

CONTES ET NOUVELLES

FUMÉE D'OPIUM.
DIX-SEPT HISTOIRES DE MARINS.
QUATORZE HISTOIRES DE SOLDATS.
HISTOIRE DE TRÈS LOIN OU
D'ASSEZ PRÈS.
BÊTES ET GENS QUI S'AIMÈRENT...

CENT MILLIONS D'OR.
L'AUTRE CÔTÉ...
SHAHBA SULTANE ET LA MER.
LE QUADRILLE DES MERS DE CHINE.
LA SONATE HÉROÏQUE.
LA SONATE TRAGIQUE.

HISTOIRE

HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE, grand in-4° entièrement illustré en héliogravure.
COMBATS ET BATAILLES SUR MER (en collaboration avec Paul Chack).
L'INDE PERDUE (Collection « L'Histoire »).
JOURNAL DE BORD DE L'EXPÉDITION DES DARDANELLES (*En préparation*).

ROMANS ET NOUVELLES HISTORIQUES

UNE AVENTURE AMOUREUSE DE M. DE TOURVILLE.
L'EXTRAORDINAIRE AVENTURE D'ACHMET PACHA DJEMALÉDDINE.
LA RÉSURRECTION FRANÇAISE (3 volumes en *préparation*).

ÉTUDES ET VOYAGES

LE GRAND DRAME DE L'ASIE.
VISITE AUX ESPAGNOLS, HIVER 1937.
FORCES SPIRITUELLES DE L'ORIENT (Inde, Chine, Japon, Turquie).
SILLAGES.
NAVIRES (Collection « Voir... et... Savoir »).
LA PROMENADE D'EXTRÊME-ORIENT

EN MÉDITERRANÉE.
L'ATLANTIQUE EN ROND.
LOTI.
LA NUIT EN MER (Collection « Les nuits »).
LES PLUS BELLES PAGES DE CLAUDE FARRÈRE.
L'EUROPE EN ASIE.
FRANÇOIS DARLAN ET SA FLOTTE.

THEATRE

THOMAS L'AGNELET (4 actes lyriques).
LA VEILLE D'ARMES (5 actes).
LE CHOIX (3 actes).
ROXELANE (3 actes lyriques).
LA VIEILLE HISTOIRE (3 actes)

} *Épuisés.*

CLAUDE FARRÈRE

de l'Académie française

LA DERNIÈRE PORTE

ROMAN

*« J'ignore si je vais continuer dans un
autre monde une existence personnelle...
conserver une conscience séparée... »*

Charles MORGAN.

*« Tu ne me chercherais pas si tu ne
m'avais déjà trouvé. »*

Blaise PASCAL.

FLAMMARION, ÉDITEUR

26, rue Racine, Paris

*Il a été tiré de cet ouvrage :
trente-cinq exemplaires sur papier chiffon
des Papeteries de Lana
dont trente numérotés de 1 à 30
et cinq numérotés de I à V
et soixante-quinze exemplaires sur papier Alfa
dont soixante-dix numérotés 31 à 100
et cinq numérotés de VI à X*



Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

Copyright 1951, by ERNEST FLAMMARION.

PRINTED IN FRANCE

LA DERNIÈRE PORTE

PREMIÈRE PARTIE (1922)

1

LA PERLE SOUVERAINE

A l'échelle de Dolma-Baghtché, le caïque impérial, vert et or, à quatorze rameurs, venait d'accoster. On ne l'avait pas vu sortir du caïkhané, tout proche. On ne le remarqua que lorsqu'il se rangea tout à coup le long des grands degrés de marbre. Mais alors, sur les huit ou dix bâtiments de guerre anglais, français, italiens, américains, grecs mêmes, qui montaient la garde devant Constantinople, encore capitale de l'Empire Ottoman près de sa chute, — on était à la fin du printemps de 1922, — il y eut rumeur. Les équipages, les états-majors et jusqu'aux amiraux encombrèrent les ponts, les plages, les passerelles et les rares galeries de poupe démodées. Des gabiers grimpèrent aux mâts, des grappes d'hommes s'accrochèrent aux hunes et aux barres. De mémoire d'homme, personne encore n'avait vu le caïque impérial hors de son caïkhané. Le Paradis

hah actuel, Sultan Mehmed VI, ne sortait guère de son kiosque d'Yildiz, suivant les errements de ses prédécesseurs, Sultan Mehmed V et Sultan Abdul-Hamid II. Et jamais ne s'était-il risqué sur le Bosphore.

Au fait, cela ne pouvait être lui qui allait user du caïque à sept paires : l'escadre internationale eût été prévenue d'avoir à rendre les honneurs réglementaires, — vingt et un coups de canon, tirés par chacun des vaisseaux-amiraux ; les équipages à la bande, pour les sept hurrahs poussés « au commandement » et le pavillon impérial turc arboré à tous les grands mâts, avec clairons, tambours, fifres et musiques. Le caïque lui-même n'avait pas ses couleurs en poupe, ni piqué sur son étrave, l'étendard de sinople timbré du Croissant d'Or. Le patron, vieil Osmanli à splendide barbe blanche étalée en éventail sur le gilet écarlate de son éblouissante livrée, ne s'occupait qu'à déployer le « voile » de brocart émeraude dont on drape la chambre, afin que le maître ou l'invité se puisse asseoir sur ce tapis d'honneur, dont deux bouts doivent traîner sur l'eau, dans le double sillage des avirons, telle la queue d'un manteau de cour. Mais la curiosité n'en était guère moins vive : à qui donc le Commandeur des Croyants faisait-il cette grâce extraordinaire d'offrir son propre caïque de gala, plus célèbre que le Bucentaure des doges de Venise ?

Il faisait magnifiquement beau. On eût dit que le soleil voulait auréoler d'un suprême éclat cette pompe impériale des Sultans-Califes, en cet an 1922 qui devait, si peu de jours plus tard, voir le dernier de la race s'évader furtivement de son dernier palais, et fuir, à bord d'un cuirassé anglais, refuge courant de bien des proscrits... fuir cette terre jadis conquise par ses ancêtres,

et renoncer ensemble au « Sublime Empire » fondé par Osman et au très saint Califat relevé par Yavouz Sélim; fuir, puis disparaître.

L'attente d'une foule se lasse vite. Mais celle des marins de l'escadre internationale n'eut pas le temps de perdre patience. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une vingtaine de laquais portant la livrée impériale sortirent en courant du palais et s'espacèrent en double haie, d'une porte latérale jusqu'au caïque. Et, tout de suite, parut, descendant les degrés de marbre, le personnage qu'on guettait. Mais la désillusion fut grande. On avait espéré quelqu'un dont l'apparence eût répondu à la splendeur de l'immense palais, et du caïque vert et or, et de la somptueuse valetaille : quelque archevêque de l'Islam, un ulémah à longue robe fourrée d'hermine, enturbanné de lin blanc ou vert; ou quelque maréchal de Turquie, brodé, rebrodé d'or, avec cimeterre et yatagan constellé; ou, mieux encore, un prince d'Asie endiamanté de l'aigrette aux babouches... disait-on pas que le roi d'Haïderabad était dans Constantinople, pour y chercher la princesse turque, sa future épouse? On ne vit qu'un simple Européen, ni vieux, ni jeune, en veston de drap noir et pantalon rayé. Ses cheveux, très blancs, posaient seuls sur sa tête une couronne de lumière, car il n'avait point de chapeau. Il était petit, maigre et, pour son âge, singulièrement vif et souple. Sans donner même un regard au merveilleux paysage, à ce Bosphore que tous les rimeurs ont chanté, et surtout ceux qui ne l'ont jamais vu, il descendit le solennel perron si vite qu'il semblait courir plutôt que marcher. Les quatorze caïkjis se levèrent ensemble, la main au fez. Lui, dédaignant l'aide des valets du sérail, qui s'empressaient pour offrir leurs mains, leurs

bras ou leurs épaules, bondit de la dernière marche de marbre droit dans la chambre du caïque, où il tomba debout, les jarrets pliés. Là, face à son escorte galonnée, il la salua, du geste turc, sans s'incliner. Puis, face aux caïkjis, il les salua moins bref, sa main en coupe effleurant le bordage argenté, avant de remonter vers sa poitrine. Enfin, au patron, il serra la main, d'égal à égal. Et le vieux marin, le sang aux joues, se courba soudain, cherchant la poussière des pieds de l'étranger pour l'élever à son cœur et à sa bouche. Alors seulement, au sifflet du chef, les caïkjis s'assirent. Deux courtes gaffes de fer poli poussèrent sans secousse le grand caïque du quai d'Europe, et le courant du Bosphore l'évita, cap vers l'Asie. Aussitôt les quatorze avirons, que le poids de leurs manches, renflés de la poignée jusqu'aux tolets, équilibraient, malgré leur longueur, égale à celle des anciens avirons de galère, plongèrent dans l'eau, sans bruit. Et le caïque impérial s'envola sur la mer.

De la galerie de son pesant croiseur, l'amiral français le vit passer à ses pieds, et sifflota : le caïque vert et or filait bien seize ou dix-sept nœuds, comme la meilleure des vedettes d'escadre. Et les caïkjis, dans leurs chemises de soie de Brousse, sous leurs courtes vestes cramoisies sou-tachées d'or ; et le brocart émeraude du vaste voile, dont les coins voltigeaient sur l'écume des vagues ; et la haute stature du patron, debout sur l'étambot, telle une figure de poupe drapée d'écarlate, en faisaient une vision des Mille et une Nuits. Cela s'effaça vite. En moins de cinq minutes, le caïque des Padishahs avait traversé le détroit. Et il accostait à l'une des échelles de Scutari d'Asie. Aux jumelles, l'amiral distingua

une des grosses Mercédès du Sérail. Un flot d'officiers à aiguillettes déferla autour de la voiture. L'étranger à cheveux blancs serra des mains et monta dans l'auto qui démarra, deux pelotons de houzards caracolant devant et derrière. Et l'on ne vit plus rien, pas même le caïque à sept paires déjà disparu dans un caïkhané, dont la porte d'eau s'ouvrait à toucher l'échelle de marbre.

Et l'amiral, quittant sa galerie, apostropha gaiement son chef d'état-major :

— Ce sacré La Fresne ! C'est tout de même flatteur pour nous, l'Estenduère... pour nous, Français, et aussi pour la Marine, puisque le bonhomme a passé par Navale, autrefois... Vous l'avez connu, dans ce temps-là ?

— Oui, amiral. Il a été de vos fistots, je crois ?

— Non, non. Il est plus jeune que cela. Il doit avoir cinquante ans, ou guère davantage. En tout cas, il a bien passé dix ou douze ans dans la Marine. Et une fois marin, toujours marin...

— Il a été député aussi, puis ministre ?

— Oui. Et avocat. Il l'est même encore. Oh ! il a été des tas de choses... Mais, surtout, il a rendu aux Turcs des services que les Turcs n'ont pas encore oubliés... Vous avez vu ? On lui rend ici des honneurs de souverain ! Jamais le Sultan n'a prêté son caïque à personne. Et une voiture impériale, avec un escadron en grande tenue pour l'escorter...

— Et vous l'avez vu débarquer à la pointe du Sérail, il y a huit jours ? Quarante mille hommes étaient là, hurlant ! La foule a porté la voiture en triomphe, du quai jusqu'au Konak Fuad, où on l'a installé...

— Ça, l'Estenduère, c'était le peuple, le peuple turc. Un brave peuple, vous pouvez m'en croire... Mais aujourd'hui, c'est le Sultan. Et c'est plus

extraordinaire encore. Car savez-vous où il a été, de lundi à vendredi, ce sacré La Fresne ?

— Je devine. Vous lui avez prêté l'*Aldébaran*, ce n'était pas pour faire des ronds dans l'eau.

— Juste. L'*Aldébaran* l'a conduit à Ismidt Et, de là, il a été à Adabazar, où il a rencontré Mustapha Kémal. Or, Mustapha Kémal n'est pas a tu et à toi avec Mehmed VI.

— Pauvre Mehmed VI ! il vit ses derniers jours ! Et, là-bas, Mustapha Kémal a reçu notre La Fresne comme on le reçoit ici. Il lui a fait passer en revue ses divisions de choc, les vainqueurs de la Sakharia. Je pensais qu'après cette promenade-là, Yildiz serait refroidi. Vous voyez que non. Le Sultan lui offre son caïque. Ça équivaut à l'Imtiaz. Au fait, l'ambassadeur m'a dit que La Fresne a reçu l'Imtiaz aussi... Tout, quoi !

— Au fait, le caïque ? c'est pour aller où ?

— J'en ignore. Je n'ai pas les confidences du bonhomme. Je ne l'ai même pas revu, depuis qu'il nous a fait l'honneur de déjeuner chez nous, en vieux marin qu'il est, le surlendemain de son arrivée triomphale. Mais vous avez vu : il a débarqué à Scutari. Il irait donc voir le prince héritier, à Tchamladja, que je n'en serais pas surpris. On dit qu'ils sont une paire d'amis...

— Le prince héritier, c'est Abdul-Medjid ?

— Oui. Il succédera, dès que Mehmed VI aura débarrassé la scène. Comme Calife, s'entend. Car je doute que Mustapha Kémal accepte un sultan quelconque. La démocratie est en marche, L'Estendière ! Ah ! c'est la fin de l'Empire Ottoman. Nous aurons vu ça. Dommage pour l'Europe, car elle y perdra le meilleur concierge des Détroits ! un concierge rêvé ! Et dommage pour ce brave peuple turc, que nous aimons tous, nous, les

marins, qui le connaissons. Je serais bien étonné si la démocratie en marche lui apportait un quelconque bonheur qui ne lui fît pas regretter amèrement son bon vieux bonheur d'autrefois. Car il fut en somme très heureux, le peuple turc, le vrai petit peuple, sous ses Padishahs, y compris les plus rouges !

— Monseigneur, — annonça l'aide de camp de service, — Sa Haute Excellence M. La Fresne est là, aux ordres de Votre Altesse Impériale.

— Merci, Nizameddin bey, — fit le Prince, civilement. — Priez notre hôte de bien vouloir entrer.

Celui qui devait être S.M.I. Abdul-Medjid, dernier des Sultans-Califes, et, quelques semaines plus tard, déchu de son pouvoir temporel, mais maintenu pour deux années encore Commandeur des Croyants, dernier Calife de la dynastie d'Osman, n'était encore que l'héritier présomptif de Sultan Mehmed VI, lequel avait signé le traité de Sèvres en 1919, et, de ce chef, endossé dans tout le pays turc une solide impopularité. Le Prince Héritier, — titre neuf, dans cette Turquie puissamment démocratique, au vrai sens du mot, — en aurait dû bénéficier. Mais les peuples ottomans n'avaient jamais connu de princes héritiers, tout au plus des Shah-Zadeh, des fils aînés de roi, promis à l'Empire, à moins que ce ne fût au lacet. Et puis, ce Prince Héritier-ci n'hériterait que par la mort d'un aîné, sur lequel on avait fondé de grandes espérances, parce que prince ouvertement germanophile, ce qui avait sans doute hâté sa fin. En sorte qu'Abdul-Medjid, inconnu du peuple, lui était indifférent. Il vivait d'ailleurs à l'ancienne mode, en famille et très simplement, quoique entouré contre son gré d'une

pompe princière, de par la volonté du Padishah. Son fils aîné, le prince Farouk, avait en vain sollicité de Mustapha Kémal de joindre en Anatolie les troupes nationales insurgées. Le pacha avait refusé net ce volontaire du sang d'Osman, qui risquait de gêner ses ambitions futures. Mais le Prince Héritier, patriote avant d'être prince, avait oublié ou excusé l'affront.

La Fresne, au bout d'une enfilade de salons, le vit, debout et souriant, la main tendue. Abdul-Medjid, fort simplement vêtu à la mode de Londres, d'un veston gris large ouvert sur un gilet de soie blanche, était un homme de haute taille, aux traits réguliers. L'héritier de tant de padishahs éblouissants se présentait comme le plus accessible des mortels. Son seul luxe apparent était dans les boutons de son gilet, — six perles grises, grosses comme autant de noisettes. Mais point d'épingle à la cravate, pas une bague, pas même de bracelet-montre. Une simple chaîne d'or fixait son chronomètre de poche, chiffré du Croissant, sans plus.

Voyant venir l'arrivant, le Prince avança vivement :

— Mon cher ami ! Vous me permettez de vous nommer ainsi ?

— Votre Altesse Impériale ne peut m'honorer davantage. Et je la supplie de me croire, en toute sincérité, son ami, comme l'ami de tout ce qui est turc, de tout ce qui est osmanli.

— Je sais ! et toute la Turquie sait...

Le Prince marquait un imperceptible embarras. Courtois comme on ne l'est plus, ce lui était une gêne que son hôte lui parla selon l'étiquette, « à la troisième personne ». C'eût été naturel de n'importe qui, mais La Fresne était La Fresne : l'homme qui avait lutté par la plume et par la

parole depuis douze ou quinze ans pour qu'on rendit justice à ces Turcs que la Chrétienté, qui n'était même plus sincèrement chrétienne, avait si longtemps voulu jeter hors l'Europe, comme s'ils n'y étaient pas aussi légitimement que les Hongrois, les Bulgares et les Russes. La tâche avait été rude, de déraciner ce préjugé médiéval, qui refusait aux Turcs, parce que Touraniens, — moins pourtant que n'étaient les descendants des Huns ! — parce que Musulmans, — plus proches certes que tels huguenots du Christ et de Lella Myriam, toujours vierge et conçue sans péché ! — le droit d'être des hommes, ni anarchistes, ni communistes, mais individualistes et respectueux de toutes disciplines et de toutes libertés. La Fresne avait pourtant à peu près réussi, grâce à ses prédécesseurs, poètes et romanciers, Loti en tête. Et la Turquie ne lui paierait jamais la dette contractée. Le peuple, le padishah et jusqu'au révolutionnaire Mustapha Kémal s'en étaient rendu compte. Et Abdul-Medjid cherchait, d'instinct, une formule qui lui permît de traiter son hôte d'égal à égal. Tout à coup, il trouva :

— Voyons ! — reprit-il avec une sorte d'allégresse, — mon cher ami, nous ne sommes ici que nous deux. Parlons donc en toute liberté. Votre Excellence revient d'Anatolie... de chez notre grand défenseur national ?

« Votre Excellence... », l'appellation aurait pu faire sourire en Occident. Mais La Fresne était assez familier des choses de l'Orient pour savoir qu'on y donne de l'Excellence et même de la Haute Excellence à tout venant. Aussi ne sourit-il pas, il admira. Le XVII^e siècle français ou anglais n'eût pas su trouver subterfuge plus délicatement ingénieux pour permettre au prochain Sultan-Calife d'user, lui aussi, de la troisième personne

à l'égard de son visiteur. « Mon ami, Votre Excellence » correspondraient à merveille aux « Monseigneur et Votre Altesse ». De surcroît il était précieux d'entendre Abdul-Medjid nommer « notre grand défenseur national » ce patriote insurgé que le présent Mehmed VI ne pouvait guère considérer que comme son ennemi numéro 1. Il était trop évident que le pacha, vainqueur et déchirant le triste traité de Sèvres, — qui confisquait l'indépendance turque, — détrônerait immédiatement le sultan coupable de l'avoir signé. Mais, pour Abdul-Medjid, l'honneur osmandi primait clairement tout intérêt personnel ou dynastique.

(Il était d'ailleurs infiniment probable qu'en capitulant à Sèvres, comme vingt ans plus tard le maréchal Pétain capitula à Bordeaux, le malencontreux Mehmed VI ne s'était pas résigné sans arrière-pensées. A la faveur d'une tutelle anglaise, la Turquie pouvait certes amorcer toute une régénération, acquérir des voies ferrées, des ports équipés, une agriculture modernisée, une exploitation de ses richesses minières. Après quoi, devenue nation forte, la Turquie se serait affranchie de toute tutelle étrangère bien plus facilement que l'Égypte, et plus profitablement. Mais le bien qu'on fait à un peuple par l'appui de baïonnettes naguère ennemies est un bien qui n'aboutit jamais au mieux. Pis : tout ce qu'on crée en s'aidant d'une puissance haïe du peuple est d'avance voué à la ruine. Le même maréchal Pétain devait, vingt ans plus tard, s'en rendre compte, en constatant que ses lois les plus sages, acceptées avec exécration, amenèrent une réaction furieuse qui rejeta la France vers des folies pires que toutes celles qui avaient, avant 1940, préparé

son inévitable désastre. Les arrière-pensées de Sultan Mehmed VI, comme celles que devait en son temps nourrir le vieux maréchal français, ne pouvaient, n'importe comment, n'être que stériles. Même si Mustapha Kémal avait perdu la bataille d'Anatolie, au lieu de la gagner.)

La Fresne, qui, marin à dix-huit ans, démissionnaire à vingt-neuf, avocat à trente, député à trente-deux ans, ministre à trente-huit, et démissionnaire encore à quarante, — « J'ai choisi la liberté ! » avait-il accoutumé de répondre à ceux qui lui exprimaient le regret, peut-être sincère, de son renoncement à la politique, — La Fresne appréciait les hommes qui savent se sacrifier soi-même, sans même avoir l'air d'y songer.

— Monseigneur, — dit-il, parlant vrai, puisqu'on l'y conviait, — je reviens en effet du quartier général de Mustapha Kémal pacha, que ses amis nomment déjà le Ghazi.

— C'est justice ! — approuva le Prince.

Ghazi est un titre qu'on ne décerne qu'aux héros. C'est littéralement vainqueur. Mais Osman pacha, le vaincu de Plevna, fut salué Ghazi par Abdul-Hamid; et Edhem pacha, le vainqueur de Thessalie, en 1897, ne le fut pas. Défaite trop magnifique à Plevna, victoire trop mince en Thessalie.

— L'armée d'Anatolie est une armée belle et robuste. Nul doute qu'elle ne passe sur le ventre de toutes les troupes grecques que M. Lloyd George a rameutées contre elle, et je ne conseille pas aux Britanniques d'envoyer là-bas des régiments d'habits rouges. N'importe comment le Ghazi, puisque Votre Altesse veut bien ratifier son titre, le Ghazi sera à Smyrne quand il voudra, et même ici, à Tchamladja, si le cœur lui en dit.

— Allah ! — prononça simplement le Prince Héritier.

Ce n'était nullement une oraison jaculatoire. Non plus qu'un *Di avertite !* Et ce n'était pas tout de même un cri de joie : l'arrivée dans Stamboul du « grand défenseur national » signifiait trop évidemment la disparition de Sultan Mehmed VI, et le prince Abdul-Medjid n'avait jamais souhaité que Sultan Mehmed VI disparût. Surtout avant son heure, l'heure d'Azraël. Non. Mais Allah est le plus savant. Et le *fiat voluntas tua* n'est pas l'apanage des seuls Chrétiens.

— Monseigneur ! — insista cependant le voyageur, qui craignit un instant que l'héritier du double trône des padishahs n'eût pas envisagé toutes les conséquences de la victoire totale du « grand défenseur national », — Votre Altesse Impériale a-t-elle bien médité sur les événements qui vont s'ensuivre ? J'ai vu Mustapha Kémal, — il n'osa cette fois le nommer ni Ghazi, ni pacha, — et j'ai été son hôte. Deux pleines journées j'ai pu l'écouter, écouter surtout son entourage, car lui parle peu. Ces gens sont ambitieux, et leurs ambitions sont grandes. Démesurées, ou je me trompe fort. La Turquie dont ils rêvent sera une Turquie très nouvelle. Les Jeunes-Turcs du feu Comité Union et Progrès, qui jadis ôtèrent à Sultan Abdul-Hamid son pouvoir absolu, et permirent ainsi, par leur inexpérience des affaires internationales, la coalition balkanique après l'agression italienne de 1911, étaient en comparaison de Multapha Kémal et de ses partisans des timides. Votre Altesse songe-t-elle à ce que deviendra l'Empire Ottoman, sans empereur ?

— Allah ! — répéta le Prince.

Et le ton de sa voix n'avait pas changé.
Interdit, La Fresne se tut.

C'est alors que le Prince Héritier de Turquie s'avisa d'une incorrection grave de sa part : le café n'avait pas encore été offert à l'hôte. Abdul-Medjud sembla plus confus de son oubli qu'il n'avait été troublé par le problème des destinées de sa dynastie, si nettement posé par La Fresne. Il rougit, avant d'appeler. Et ce ne fut qu'une fois la faute réparée, et les tasses minuscules apportées en cérémonie, dans leurs *zarfs* de filigrane d'or, que l'Héritier, si menacé dans son héritage, reprit la parole, et voulut expliquer :

— Mon cher ami, Votre Excellence s'étonne de me voir accueillir ainsi les très graves nouvelles qu'elle m'apporte. C'est qu'elles ne sont point des nouvelles pour moi. Mon auguste cousin, S.M.I. le Sultan, a déjà pesé toutes les conséquences qu'entraînera la libération par le Ghazi du territoire actuellement occupé par les troupes anglaises et grecques... — le Prince était trop courtois pour mentionner que des troupes françaises occupaient aussi le sol turc. Ces conséquences seront peut-être attristantes pour le pays, et sûrement funestes pour le sang d'Osman, mais elles sont inévitables. Et il ne sied pas à celui qui, dans des heures de deuil, a signé le traité de Sèvres de s'opposer aujourd'hui, n'importe comment, au Ghazi, ramenant à Stamboul des drapeaux tures victorieux. Le Sultan s'exilera, renonçant à toute autorité.

— Mais Votre Altesse ?

— Moi, qui jadis n'ai rien signé, je resterai. Le Ghazi, arrivant, trouvera un Sultan-Calife. C'est tout ce qu'il faut. Il fera de moi ce qu'il jugera bon.

— Monseigneur... je redoute pour Votre Altesse des heures pénibles...

— Allah !

— Si le Ghazi écoutait la voix de la raison, il lui serait aisé de reconnaître un Sultan constitutionnel, dont il serait le grand vizir à vie. Votre Altesse ne s'opposerait pas à cette solution qui serait certes la meilleure, et sauvegarderait l'Empire. Mais j'ai peur d'une autre solution, la solution républicaine. Votre Altesse ne conserverait que le Califat.

— Allah !

La Fresne ne formulait pas sa pire crainte : que Mustapha Kémal ne tolérât finalement pas plus de Calife que de Sultan dans sa république.

« Il est franc-maçon, donc anticlérical, pour ne pas dire antireligieux. Car sa franc-maçonnerie n'est certes pas du rite écossais. L'Empire Ottoman ne tenait que par le ciment de l'Islam. Trois cents millions de Musulmans regardaient vers Stamboul. Au lieu que la toute petite république turque ne sera que turque, et comptera douze ou quinze millions de citoyens. Ce sera l'affranchissement moral de tout ce qu'il y a de Syriens, d'Égyptiens, d'Africains, d'Afghans, et autres. Et Dieu seul sait les incommensurables idioties que tous vont accumuler, au risque de se perdre d'abord et de perdre ensuite la paix mondiale, provisoirement acquise. Mais, pour la seule Turquie, quelle déchéance ! Ce malheureux Multapha se prend pour Bonaparte, mais ce n'est ni Marengo ni même Austerlitz qui ont sacré Napoléon. C'est le retour aux monnaies d'or, le code civil et le Concordat. Surtout le Concordat. »

Ce n'était pas là choses à dire tout haut, telles quelles. La Fresne s'en serait néanmoins voulu de ne point avertir discrètement de sa pire crainte celui qui, si prochainement, allait être sacré Commandeur des Croyants, — Pape de l'Islam.

Et, résolument, il parla :

— Monseigneur, j'imagine donc qu'il me faudra changer de formule et traiter Votre Altesse de Majesté. Mon plaisir ne sera pas sans mélange. Je ne dirai pas à Sultan Abdul-Medjid II que, dans son palais de Dolma-Baghtché, il ne connaîtra plus la vie paisible que le Prince Héritier aura vécue dans son konak de Tchamladja. Mais je redoute que l'autorité morale du Calife ne porte ombrage au pouvoir temporel. Et je redoute aussi qu'un chef laïque ne se fatigue vite d'entendre les muezzins chanter du haut des minarets qu'Allah seul est grand : — *Allah ek bahr !*

— Allah ! — reedit encore Abdul-Medjid.

Mais, cette fois, une intonation poignante avait passé dans l'invocation. Si la chute de sa dynastie, et même le démembrement de l'Empire des fils d'Osman étaient d'avance acceptés avec la plus impassible résignation par celui qui devait, en fait, être le dernier des califes, il n'en allait pas de même pour cette perspective d'un Islam déraciné de la terre des Osmanlis.

La Fresne, prenant ce dernier « Allah » pour l'octroi de son congé, s'était levé. Mais, vivement, le Prince Héritier le retint :

— Mon cher ami, j'ose demander à Votre Excellence une heure encore... Il nous reste tant à nous dire !... En vérité, tout.

La Fresne se rassit.

— Mon cher ami, — commença Abdul-Medjid, — il faut que je sois indiscret. Que votre Excellence m'excuse ! Vous êtes croyant, n'est-ce pas ?

Très étonné, La Fresne chercha le regard de son hôte :

— Votre Altesse Impériale sait que je ne suis pas de sa Foi ?

(Il se souvint à temps que le plus sûr moyen de décevoir un Musulman est de n'avouer pas hautement la religion dont on est.)

— J'appartiens au Christ. Je suis catholique romain.

— Oh ! — fit Abdul-Medjid, — catholicisme, Islam... même chose... Il faut être théologien, pour distinguer. Qu'a fait le Prophète, — loué soit son nom ! — sinon reprendre une à une les vérités qu'avait énoncé le Fils de Dieu, Jésus, et les simplifier, pour les mettre à la portée de ce peuple arabe, ignorant et sauvage, vers qui Dieu l'avait envoyé ? Ce n'était pas aux hommes du Désert qu'on pouvait révéler qu'Allah, qui est Un, est également Trois. Ils n'auraient pas compris, pas admis, et la Foi leur eût été refusée. Mais laissons le Commentaire aux commentateurs. Nous disons Allah, vous dites Dieu, et nous savons que c'est le même Créateur, l'Unique. Il faut croire en Lui, et le reste n'est rien.

Une idée baroque traverse La Fresne, qui songea, le temps d'un éclair, à Satan sur la montagne, tentant le Christ...

— J'ai souvent envié la foi des Croyants, quand je les ai vus prosternés dans le Suléimanich djami, les jours de grande prière. Oserai-je interroger Votre Altesse Impériale, et lui demander si Elle n'approuverait pas un Catholique qui embrasserait l'Islam ?

Mais le Prince, vivement, éleva la main :

— Jamais, jamais ! Nous n'aimons pas les renégats. Nulle conversion n'est sincère, nulle ne saurait plaire à Dieu, sauf celle des idolâtres. Un Catholique ? quelle vérité viendrait-il quérir en Islam, qu'il n'a pas déjà dans son Eglise ? Pas même celle de l'Immaculée Conception de Lellah Myriam, puisque les papes de Rome, en

la proclamant, n'ont fait que suivre l'exemple des anciens califes, qui en firent un dogme. Il tombait sous l'évidence que la Vierge destinée à porter dans ses entrailles le prophète Jésus, Fils de Dieu, ne pouvait avoir été souillée du péché originel qui entache les fils et les filles d'Eve, la première pécheresse...

Il s'était animé, et ses candides yeux bleus avaient étincelé. Il reprit tout son calme pour insister sur sa question :

— Mon ami, vous ne m'avez pas répondu ?... Vous êtes assurément croyant ? Car la formule de la Foi n'importe pas, mais il importe d'avoir la Foi !

Il y avait tant de sincère anxiété dans l'interrogation de celui qui allait commander en maître absolu aux centaines de millions de Musulmans peuplant la terre que La Fresne hésita devant le mensonge courtois auquel il avait d'abord songé. Si bien qu'en fin de compte il ne mentit pas.

— Altesse Impériale, combien je voudrais pouvoir répondre véridiquement : « Oui, par la grâce de Dieu ! je suis Croyant. » Mais on ne ment pas au Vicaire du Prophète. Et la Foi ne m'a pas été accordée, malheureusement. Je réponds donc avec tristesse : Non, Monseigneur. Je ne crois pas.

Les candides yeux bleus s'agrandirent :

— Vous ne croyez...

Il prit un temps. Il essayait de s'accoutumer à l'idée invraisemblable...

— Vous ne croyez pas ? Vous ?...

Sa courtoisie lui rendait difficile d'articuler la protestation qui était sur ses lèvres :

— Vous ne croyez pas ? Mais, mon ami... comment est-ce possible ? Votre Excellence ne peut pas... Eprise comme elle est de justice... d'équité...

de tolérance... Votre Excellence ne peut pas nier ?...

Il trancha :

— Mon ami, vous n'êtes pas athée ?

La Fresne se hâta de protester à son tour :

— Oh ! rien de pareil, Monseigneur ! Je ne mérite pas la haute opinion que veut bien avoir Votre Altesse de mon humble intelligence. Mais elle a raison de croire que j'ai assez de bon sens pour ne rien nier de ce que j'ignore. Je n'ai pas la Foi, voilà tout. Et je voudrais passionnément l'avoir. Car je vois bien quel immense réconfort elle offre aux Croyants. Mais je ne l'ai pas. Et, quoique je me sois souvent efforcé de croire en Dieu, en sa Toute-Puissance, en sa Toute-Justice, en sa Toute-Bonté, je ne suis jamais parvenu à me persuader qu'Il existe. Je doute. Je doute de tout, et de ma propre existence, qui n'est peut-être qu'une illusion. Je doute, et n'ai d'ailleurs jamais trouvé que ce doute desséchant fût le mol oreiller dont un grand docteur a parlé. Et Votre Altesse Impériale voit à présent le fond de mon cœur.

— Allah est le plus savant, — répliqua très doucement le Croyant, qui était bon lettré. — Un autre docteur n'a-t-il pas écrit : « Tu ne Me chercherai pas, si déjà tu ne M'avais trouvé » ? Mon ami, vous croyez ne pas croire. Mais Allah vous regarde. Et Lui sait que vous croyez en Lui !

Muet, La Fresne considérait le Prince, qui parlait avec une étrange certitude.

Ainsi cet homme, qui, sous peu de jours, allait être le Calife, le chef incontesté de tous les Musulmans orthodoxes qui sont au monde, parlait en ces termes à un Catholique, fils orthodoxe lui-même, quoique dégénéré ou égaré, de ces Chrétiens qui jadis firent les Croisades. Il avait interdit

à ce catholique la seule pensée d'une conversion à l'Islam. Mais il lui interdisait aussi de ne pas croire, de n'être pas fidèle à la croyance de ses pères, à la Foi des Chrétiens...

L'étonnement de La Fresne apparaissait dans le regard indécis de ses yeux bruns, — des yeux de France, qui par moments tournaient au vert. — Mais les yeux de clair azur du successeur de Mahomet s'étaient rivés à ces yeux-là et leur dardaient un regard direct et persuasif, — assuré.

— Il n'y a qu'une Foi, — affirma le prince Abdul-Medjid, — puisqu'il n'y a qu'un Dieu. Mahomet en a témoigné : *La illah il Allah, vé Mohammed reçoul Allah*. Et Mahomet était aussi Fils de Dieu. Car tous les prophètes inspirés par Lui sont Ses fils, en l'Esprit. Et Mahomet ne saurait donc mentir. Mon cher ami, vous vous figurez ne pas croire. Et vous avez pourtant lu notre Coran, au moins en philologue, en savant, en curieux, en chercheur. Et, j'en suis sûr, avec tout le respect qu'il mérite. Et vous l'avez aimé, j'en suis sûr aussi. Je ne vous demande pas d'admettre avec moi que l'ange Gabriel le dicta lui-même au Prophète. Ceci est la lettre de l'Islam. La lettre n'est rien, l'esprit est tout. Et, l'esprit, c'est que le Coran a tiré de leur barbarie des peuples sans nombre. Ces peuples ont ainsi aperçu une image de Dieu, et nul peuple n'en peut découvrir davantage. Le Coran, à dessein d'enseigner aux hommes le respect de la femme, le respect de leur mère et de leurs sœurs, et de refréner les concupiscences brutales, a commandé : « Vous voilerez le visage de vos épouses et de vos filles. » Cela est encore la lettre. L'esprit diffère. Car, sans doute, la beauté sensuelle d'une femme peut être un piège de Satan. Mais tous les hommes ne sont pas accessibles aux tentations

grossières. Et la beauté de quelques femmes, les élues d'Allah, peut, à travers nos sens, atteindre à nos âmes. Mon cher ami, j'ai une fille de seize ans, que j'ai nommée Duzzu-Shahwar — et qui est réellement, comme le signifie ce nom, ma Perle Souveraine : Souveraine car Royale ne serait pas assez... En observance de la lettre du Coran, je l'ai voilée le jour de ses quatorze ans. Et d'autant plus sévèrement que je serai tôt ou tard, — insh' Allah ! — le Calife de l'Islam, gardien de la Foi et des rites de la Foi ? Malheur donc à moi, si le scandale arrivait par moi ! Mais je connais la beauté de ma fille, et je sais que cette beauté est à l'image de celle des anges. Je connais aussi Votre Excellence, et j'ai sondé l'âme qui habite en vous, vrai Croyant qui ne savez pas encore que vous croyez. C'est pourquoi, ayant naguère obéi à la lettre du Livre, je veux aujourd'hui obéir à l'esprit. Demeurez encore un peu, je vous prie...

Il éleva la voix :

— Nizameddin bey !

L'aide de camp parut dans l'embrasement de la porte.

— Faites dire à Duzzu-Shahwar que je l'attends ici.

L'aide de camp salua jusqu'à terre et disparut.

Alors La Fresne vit venir un eunuque noir, dans sa longue stambouline bleu de roi à revers de soie, qui précédait un mince Tanagra drapé de blanc.

Hors du konak, on eût vu la princesse sous le tchartchaf foncé, et voilée à l'ordonnance de mousseline noire. Mais ici, mandée à l'improviste et conduite par l'eunuque de service du haremlick au sclamlick, elle avait gardé sa robe

d'intérieur, et s'était seulement voilée de l'ancien yachmak blanc, plus seyant, dont la soie transparente couvrait les oreilles, le cou, le menton et la bouche, laissant les yeux seuls et les sourcils découverts.

— Nasreddin agha, — commanda le Prince, — retirez-vous.

L'eunuque se courba jusqu'à terre et sortit à reculons.

Abdul-Medjid se tourna alors vers le Français ami des Turcs :

— Mon cher ami, voici toute la joie de ma vie terrestre. Allah Kérim, (le Miséricordieux) a daigné me prêter ce trésor sans prix, pour en ensoleiller mon âge mûr. Hélas ! ma Perle aura tôt fait de me quitter : le roi d'Haïdérad est ici, et me l'a demandée pour première épouse. Les intérêts de l'Islam et de la race d'Osman exigent d'elle et de moi ce sacrifice. Le roi, d'ailleurs, est jeune et beau. Princesse, j'ai voulu que ce grand ami de notre Foi et de notre Turquie, pour lequel le cheik ul Islam, ou nom du Padishah, a prié publiquement dans la Sélimié djami d'Edirneh (Andrinople) (1), redevenue turque et croyante, surtout par ses nobles efforts, ne partît pas de ce konak sans en emporter un

(1) Fait incroyable, et pourtant historique. En 1913, quand l'Europe refusa enfin de céder à la Bulgarie, qui avait porté tout le poids de la campagne des Balkaniques contre les Turcs, mais dont les atrocités en Macédoine avaient révolté même leurs alliés serbes et monténégrins, cette ville d'Edirneh (Andrinople), toute turque, mais conquise et dévastée, l'ulémah de Roumélie, montant en chaire, dans le memher de la Sultan Sélimié djami, — métropole musulmane de la ville et de la province, — y pria publiquement Allah pour deux chrétiens, — Pierre Loti et un autre, — parce que ces chrétiens avaient avec passion plaidé devant l'Europe la cause de la justice contre l'injustice, et réclamé qu'Andrinople demeurât turque, puisque c'était le vœu unanime de ses habitants.

souvenir qui vivra dans son cœur. Fille de l'âme, ôtez ce yachmak !

L'émotion de la Perle Souveraine, — émotion certes effarée, devant cet ordre extraordinaire, — l'émotion d'une jeune fille de chez nous, à qui son père, fût-il prince ou duc, commanderait impromptu de montrer sa gorge à un inconnu, — ne se marqua néanmoins que par un vif battement des paupières, et le carmin plus chaud qui afflua aux joues. Déjà la princesse obéissait, s'inclinait, se prosternait plutôt, devant son père. Puis, d'un geste brusque, elle rejeta en arrière le yachmak de soie blanche, et se dévoila, très simplement...

Alors, aux yeux de La Fresne, très ému, le plus adorable visage de madone apparut. En vérité, la tendresse paternelle n'avait pas aveuglé le vieux Prince : la beauté de son enfant était vraiment ce qu'il avait dit, — immatérielle. — Et elle était pourtant quelque chose de plus. Car elle ressemblait moins à un ange tout simple qu'à l'une de ces hiérarchies supérieures que sont les principautés, les puissances, les dominations ou les trônes : ses cheveux, d'un métal inconnu, alliage de platine et d'or, soutenu et comme renforcé par des boucles de bronze, semblaient appeler la couronne royale près de peser sur eux. Le front, haut et large, était du modelé le plus fier. Et cette houri d'Allah était une femme, dont le sang vif et rapide se devinait sous le tissu crémeux de la peau. L'âme néanmoins transparaisait, brûlante, au travers du sang et de la chair. Mais ceux-ci existaient. Et il fallait assez longtemps — plus de deux ou de trois secondes, — pour ne plus voir que cette âme.

— Votre Excellence emportera d'ici ce souvenir. Mon ami, regardez bien ! et, maintenant,

n'écoutez plus que votre cœur : devant ces yeux, ce front et ce sourire, croyez-vous toujours que vous ne croyez pas ? — Allah ! je vous dis, moi, que c'est impossible. Et désormais, quand l'esprit d'Iblis vous assiègera et que vous vous figurerez douter, souvenez-vous de Duzzu-Shahwar !

La Fresne, silencieux, avait reculé d'un pas, pour saluer plus bas, sans risque d'effleurer le moindre pli de la robe blanche. Et il entendit à peine le prochain Commandeur des Croyants qui achevait à mi-voix sa pensée :

— Allah l'a faite pour que sa vue restituât la Foi à ceux qui se figurent l'avoir perdue.

DEUXIÈME PARTIE (1903-1919)

2

ASSISES

Il était sept heures passées. Madame Jonqueret, tolérée au banc des témoins, dont la plupart, leur déposition faite, avaient préféré ne pas attendre la fin du procès, quoiqu'il fût réputé sensationnel, s'y trouvait à l'aise, et pour rien au monde n'eût voulu quitter sa place avant le verdict rendu. Elle n'en mourait pas moins de chaleur et de lassitude, ses émotions successives l'ayant toute brisée. Le procès en soi n'était rien pour elle, encore que La Fresne eût essayé consciencieusement de l'émouvoir sur le sort de ce garçon, qu'on accusait de parricide, et qui avait contre lui l'opinion publique entière, acharnée à l'affirmer coupable. La Fresne seul, — son avocat, — le certifiait innocent. « Et je n'ai jamais plaidé une telle cause, — lui avait-il affirmé, avec la plus poignante véhémence : — j'ai tout contre moi : un faisceau de présomptions à faire frémir ;

la conviction forcenée de la foule, assiégeant la prison avec des hurlements de cannibales; les antécédents du malheureux, hélas ! indéniables et déplorables; et les querelles ignobles qu'il eut avec ce père assassiné... assassiné, c'est l'évidence, avec toute la brutale sauvagerie dont ce fils, un dévoyé, une bête farouche plutôt qu'un homme, aurait été trop évidemment capable... Bref, tout ! — tout ce qui rend d'avance une cause désespérée, — tout est contre moi... sauf ceci : que l'homme, tout de même, est innocent; que je le sais; que j'en suis sûr; et que j'étouffe de rage devant mon impuissance à prouver cette innocence ! Vous me direz qu'il n'en est pas besoin, puisque, légalement, l'accusé n'a pas à prouver qu'il n'est pas coupable; que c'est à l'accusateur de démontrer qu'il l'est. Eh oui ! et, si j'avais affaire à de vrais juges, je serais assez tranquille : ces juges-là n'établiraient certes jamais que Joseph Couture a tué son père, puisqu'il ne l'a pas tué. En sorte qu'ils acquitteraient. La vie serait d'ailleurs impossible au malheureux par la suite, car tout Paris et quasi toute la France continueraient de le croire parricide, quoique relaxé, faute de preuves. Et il en mourrait de honte et de misère, à moins de s'expatrier et de végéter ailleurs, très loin, sous un faux nom, quelque part où jamais un journal n'arrive. Mais c'est, hélas, hors de question. Car je n'ai pas affaire à des magistrats, tant bien que mal respectueux des innocences présumées : j'ai affaire à un jury. C'est-à-dire à une douzaine d'hommes de la rue, qui se soucient infiniment peu de la loi et jugent « avec leur cœur », croient-ils; avec leurs nerfs, plutôt. Ces gens-là ont lu tous les journaux, écouté toutes les parlottes, et, d'avance, discuté en famille tout le détail du procès. Pour eux, rien de sérieux ne

compte, ni l'accusation ni la défense. Leur siège est fait. Ils ont leurs réponses prêtes d'avance à toutes les questions qu'on leur posera. On a bien vu jadis un jury nier qu'une accusée fût la fille de sa mère, et la condamner tout de même pour parricide, comme ayant tué cette femme qui ne lui était rien, et qui d'ailleurs était encore vivante ! Les douze bonshommes s'étaient embrouillés dans le questionnaire du président. Voilà les juges que je vais avoir à persuader que Joseph Couture est innocent, quand, d'avance, leur journal a imprimé qu'il est un assassin. Imprimé ! Vous ignorez la force de ce mot-là. Il est tout puissant sur l'esprit des illettrés. Et les illettrés, — je veux dire ceux qui savent lire et n'en savent pas plus, c'est, hélas, quasi toute la France ! »

Madame Jonqueret, effarée, avait saisi La Fresne par les deux mains :

— Et c'est cette cause-là que vous avez demandée ? que vous allez plaider ?

— Et que je gagnerai, — avait-il exclamé : — parce que, si je la perdais, Joseph Couture serait guillotiné : on ne gracie jamais les parricides. Et, si j'avais laissé guillotiner un innocent, je n'oserais plus jamais vous regarder en face, et je rêverais guillotine toutes mes nuits, même dans vos bras !

Elle l'aimait. Elle l'admirait. Mais elle comprenait mal. Après tout, il n'était responsable de rien. Un mois plus tôt, le nom même de ce Couture lui était inconnu. Et il n'avait pas été désigné d'office pour cette impossible défense. Le hasard seul lui avait révélé ce fait divers, d'abord assez quelconque : l'assassinat d'un vieil artisan, qui vivait seul dans un taudis, n'ayant pour toute famille qu'un fils déplorable, « la honte de ses cheveux blancs, » affirmait la voix publique. Le vieillard passait pour avoir amassé

des économies rondelettes, dont on n'avait pas retrouvé trace. Et le logis avait été méthodiquement fouillé par l'assassin. Ce n'était qu'après enquête que les soupçons s'étaient portés sur le fils de la victime. La police y avait peu cru, pour commencer. Puis, la gazette des voisins l'avait impressionnée. Lui niait de toutes ses forces. Mais sa défense s'était bornée à cette négation. Et il était arrivé ce qui arrive souvent : les policiers doutaient. Mais le juge d'instruction, homme médiocre de la tête aux pieds, avait admis la culpabilité tout de suite. Et c'est alors qu'Hubert La Fresne était intervenu.

On était alors en 1903. Depuis trois ans, La Fresne, officier de marine, avait démissionné, persuadé qu'il était que jamais la guerre n'éclaterait en Europe : l'Allemagne seule était de taille à la déclencher. Mais l'alliance franco-russe rendait l'entreprise hasardeuse. Et Guillaume II n'avait nullement besoin de se battre pour que son empire devînt peu à peu le plus puissant du monde. Il passait pour un prince intelligent et habile. Or, en entrant à Navale en 1888, à dix-sept ans, La Fresne avait uniquement rêvé de venger un jour Trafalgar, Waterloo et Sedan, et de restituer à la France son ancienne grandeur et sa frontière du Rhin. Car, chassée de Strasbourg, de Mayence, de Cologne et de la mer, la France n'existe plus. On n'a plus, à sa place de jadis, qu'une médiocre République où le Midi ne cessera jamais d'opprimer le Nord et de détourner la nation de ses vrais intérêts. Les Gambetta et autres Jaurès désormais remplacent les Colbert. Il ne s'agit plus d'œuvrer, mais de parler. Bref, les seules oies tâchent, comme jadis à Rome, d'essayer de sauver le Capitole. Ce qui n'a réussi qu'une fois. Persuadé de cette évidence, La Fresne avait, non

sans un regret déchirant, renoncé à la Marine, brisé son épée, et, se résignant à la politique, s'était, après les études indispensables, inscrit au barreau de Paris comme avocat. Il avait immédiatement plaidé au criminel. Et la cause d'un parricide qu'il avait estimé tout de suite innocent l'avait tenté.

Or, très vite, la cause s'était annoncée difficile. L'opinion publique, en effet, s'était enflammée contre l'accusé. Et La Fresne, qui avait cru assumer une tâche aisée et brillante, se trouva, de par la niaiserie et l'insouciance têtues de ce client qu'il n'avait jamais vu, devant une véritable montagne à soulever : la sottise opaque et l'incohérence de la presse, acharnée sans savoir pourquoi contre un accusé qu'elle ignorait totalement, mais qu'elle accusait avec fureur d'un parricide que rien ne prouvait. Un avocat prudent eût cherché une échappatoire, pour se dégager du procès. La Fresne n'y pensa pas : sa conviction de l'innocence du malheureux s'était renforcée au fur et à mesure que les journaux redoublaient leurs attaques contre lui.

— Mais enfin, — avait insisté Madame Jonquet, apeurée de voir l'homme qu'elle aimait se lancer dans une aventure dont elle mesurait le risque redoutable, — qui vous persuade de cette innocence, à laquelle personne ne veut croire ?

— La lâcheté même du crime, d'abord, — avait-il dit : — cet homme est une brute, un vicieux et un violent, d'accord. Mais il est brave. L'an dernier, dans un incendie, il s'est jeté, avant les pompiers, dans les débris croulants d'une maison en flammes, parce qu'on y avait oublié un enfant au berceau, et il a ramené l'enfant, avec un petit chat que le bébé serrait dans ses bras. L'homme qui a risqué sa vie dans ces conditions

ne peut pas avoir tué un vieillard endormi. Je le sauverai, et je le sauverai deux fois : car, échappé de la guillotine, j'en ferai un soldat ! La Légion Etrangère est là, pour offrir aux hommes de courage le rachat de tous leurs vices et de toutes leurs violences. Et je sauverai Joseph Couture parce qu'il est courageux.

Elle était amoureuse. Elle avait cru son amant.

Mais, à présent, l'audience avait été ouverte, suspendue, reprise. Joseph Couture avait été interrogé, et madame Jonqueret avait été forcée de reconnaître que, comme La Fresne lui-même l'avait toujours reconnu, cet accusé était peu sympathique. Sa bêtise de grand beau gars coureur de filles et bourreau d'argent l'avait elle-même indisposée. Les témoins, à vrai dire, n'avaient pas révélé grand'chose. Mais le réquisitoire avait été terrible. Trop terrible peut-être. Mais il n'en avait pas moins porté sur les juges en robe rouge. Cela se voyait à leurs sourires, imperceptibles et glacés. Et davantage à coup sûr, sur les jurés, hommes durs et lourds, insensibles à toute psychologie, à tous raisonnements trop subtils pour eux, et résolus à ne tenir compte que des faits. Les faits, pour eux, étaient formels : un homme avait été tué, tué férocement, pour le voler. Quelqu'un avait commis le crime. La police affirmait que le coupable n'était aucun des gredins connus, qu'on avait d'abord soupçonnés. Donc, c'était quelqu'un d'autre. Et quel autre, sauf cet accusé, qui, lui aussi, était un gredin, et qui connaissait la victime, et qui savait où était l'argent, et qui ne pouvait fournir la moindre preuve qu'il n'était pas là, le jour du crime, et qui n'était pas même capable de dire où il pouvait bien être, prétendant stupidement ne pas s'en souvenir ? Ce devait être lui,

puisqu'il n'était personne qu'on désignât, qu'on indiquât. Il avait donc tué, et tué son propre père. Horreur ! tout ce qu'il y avait de pères, dans le jury, se sentait une âme de vengeur. Point de pitié pour un parricide. L'essentiel, d'ailleurs, était de terroriser les criminels à venir. Il n'importait même guère de frapper juste ou de frapper à côté, pourvu qu'on frappât une canaille. Et l'accusé n'était rien de mieux. Même au prix d'une erreur judiciaire, le but serait atteint. Car ce but était avant tout d'épouvanter les parricides à venir. Et les jurés ignoraient à coup sûr tout remords, puisque personne, jamais, ne serait assez fou pour s'accuser du crime et que l'erreur ne risquait pas ainsi d'être découverte, jamais..

La Fresne avait plaidé deux heures entières, et ses confrères, présents dans la salle des assises, demeuraient éblouis de la puissance inouïe de sa parole. Ce débutant s'égalait d'emblée aux plus grands maîtres. Il avait, comme en se jouant, déchiré, déchiqueté le réquisitoire, en étalant toutes ses faiblesses, toutes ses présomptions, toutes ses affirmations gratuites. Que l'accusé fût innocent, il n'avait eu garde de l'affirmer et de s'attirer ainsi de dangereuses répliques. Mais qu'il fût coupable, on n'en avait pas la plus chétive preuve. Pas un juge de bonne foi n'aurait osé condamner cet homme. Et l'impossibilité où il était de fournir un alibi quelconque était un argument tout puissant en sa faveur. Est-ce qu'un criminel véritable, et qui a prémédité son crime, n'a pas toujours soigneusement préparé dix alibis plutôt qu'un seul ? « Il ne peut dire où il était le 26 juin, entre onze heures et minuit ? Eh ! lequel de vous, messieurs, pourrait prouver qu'il était à ce moment dans son lit, sauf s'il n'y était avec une femme ?

Et le témoignage de cette femme, si elle était la sienne, serait naturellement suspect ! »

Cela, c'était une preuve ; — négative, mais forte. Une autre, positive, celle-là, résultait de la bravoure de l'accusé, accusé d'un assassinat lâche. Mais ces preuves-là étaient d'une essence trop subtile pour toucher un jury prévenu, et sans intelligence.

Madame Jonqueret, elle, avait été persuadée. Et toute la plaidoirie l'avait transportée d'admiration, — et de jalousie aussi : quoi ? cet homme, son amant et qui était tout l'amour de son être, pouvait trouver de tels accents alors qu'il ne s'agissait ni d'elle-même, ni de leur tendresse ? — N'importe ! puisque Hubert avait décidé de sauver cet accusé, il fallait qu'il fût sauvé. Et il allait l'être...

C'est alors qu'elle entendit près d'elle parler deux inconnus. Deux journalistes, qui, vieux piliers de cour d'assises, avaient réussi à se glisser des bancs encombrés de la presse au banc des témoins, où, maintenant, elle était presque seule. Hubert La Fresne l'y avait lui-même introduite avant l'audience. Il avait tenu à ce qu'elle fût là, à ce qu'il pût la voir en plaidant. Et elle en avait été fière.

Or, l'un des deux reporters, le plus jeune, s'adressait à l'autre :

— L'avocat général va vouloir répondre, quoiqu'il n'y en ait guère besoin. Et La Fresne ne pourra pas ne pas répliquer. C'est un coup de neuf heures du soir ! On la gagne, sa croûte, ici !

— Peut-être pas, — répliquait l'autre, — l'avocat général a beau être bête, il voit bien que le jury l'est encore plus que lui. Ils n'ont rien compris à rien. Et, regarde-les : le verdict

est écrit sur leur front : — coupable. — Dommage pour La Fresne, qui est vraiment un grand bonhomme, mais tant mieux pour nous : l'avocat général parlera peu, et la réplique sera plus courte encore, parce qu'il y a intérêt à ne pas exaspérer le jury. Tu seras libéré pour huit heures et quart : le jury ne délibérera pas dix minutes. Tiens ! ça me dégoûte trop, je m'en vais. Mon papier est prêt. Je compte sur toi pour me téléphoner à la boîte, en cas de surprise ?

— Bien sûr ! — promet le cadet. — Mais je ne vois guère de surprise possible. Le type a d'ailleurs une trop sale gueule. On ne peut pas acquitter ça. Et l'argument des alibis ne tient pas. Voyons, à ce compte-là, il suffirait de n'en pas avoir pour être innocent ?

— Pauvre gosse ! — lui jeta l'ancien : — tu raisones comme l'avocat général ! A ton âge, c'est attristant. Tiens, regarde-le, il se lève : écoute ses âneries, mais tâche de ne pas m'en sortir de pareilles, quand tu me raconteras la fin...

Il s'en alla comme il avait dit. Et, au passage, frôlant madame Jonqueret, il lui adressa un demi-sourire d'excuse, ne se doutant guère du trouble terrible qu'il venait de mettre en cette gracieuse tête qui n'avait pas l'air d'une habituée du lieu.

...Ainsi c'était possible, puisque ces journalistes, accoutumés au prétoire et à ses pratiques prévoyaient la condamnation ? La Fresne pouvait perdre sa bataille, — devait la perdre. — Mais, vaincu, que deviendrait-il pour elle ? Il l'aimait, elle le croyait, elle en était sûre. Mais il l'aimait, elle le devinait, parce qu'il l'avait unie à tous ses rêves de victoire. Ce métier d'avocat n'était pas le sien. Il ne l'avait choisi que comme le tremplin d'une autre existence, élargie. Une défaite,

et le tremplin s'effondrait. Que ferait-il ? L'aimerait-il encore ?

Claire Jonqueret sentit comme une lame aiguë, glacée, s'enfoncer lentement dans sa chair. Non que le sort de ce Joseph... comment s'appelait-il, déjà ?... Ah ! oui : Couture... Non que son sort lui importât le moins du monde ! elle eût certes bien préféré qu'il ne fût jamais né. Mais, s'il était condamné, c'était pour La Fresne une défaite, pis, un désastre ; et d'autant plus cinglant qu'il avait cherché cette bataille, et que tout Paris s'en était étonné.

Or, il attachait à n'être pas vaincu sur ce terrain une importance démesurée, — absurde, superstitieuse : ne lui avait-il pas dit, à elle-même : « Si la tête de ce triste individu tombait, j'aurais la sensation d'avoir été moi-même son bourreau, le bourreau d'un innocent. Je rêverais guillotine toutes les nuits ? » Et il avait ajouté cette autre chose, pour elle plus horrible : « Je n'oserais plus vous regarder en face... » Elle se redressa fiévreusement, se souleva même sur ses poignets et le regarda, cherchant ses yeux... Ce serait possible, qu'elle n'obtînt plus la caresse de ce regard si profond et si tendre, qui naguère l'avait attirée, séduite, conquise, et qui la retenait encore et toujours, invinciblement ? Et cela, à cause de ce misérable qu'elle se prenait maintenant à détester, bien plus féroce ment que s'il eût été vraiment le parricide qu'il n'était pas (qu'il ne pouvait pas être, puisque Hubert La Fresne en était sûr et le certifiait, lui, l'infailible !) Qu'est-ce que cela faisait, d'ailleurs, qu'il eût tué, qu'il n'eût pas tué ? Est-ce que, de toutes façons, le vieil homme assassiné ne serait pas mort, — un peu plus tard ? — Sa vie n'importait à personne, et surtout point à elle, ni à son amant... Pourquoi, oh ! pour-

quoi Hubert s'était-il follement lancé dans cette aventure où leur bonheur à tous deux risquait de sombrer ? Pourquoi s'entêtait-il à plaider ces affaires criminelles, sans intérêt, où l'on peut tout perdre sans pouvoir rien gagner, sauf une célébrité dont elle avait peur ?

Cependant, l'avocat général avait entamé sa riposte. Et, comme l'avait prévu le vieux reporter d'assises, il l'abrégeait traitant par le mépris les arguments psychologiques du défenseur. Il n'en retenait que l'aveu matériel : point d'alibi. D'où l'évidence du crime : « Et quel crime ! Le massacre sinistre, atroce, d'un vieillard. D'un vieillard honorable et honoré, d'un vieil ouvrier qui, toute sa vie avait travaillé, amassant sou par sou de quoi ne pas mourir de faim quand la force de travailler lui manquerait. Car ce vieillard était seul au monde. Il avait été marié, mais sa compagne était morte à la peine, usée par les exigences de ce fils atroce, et lui-même n'avait plus ni parent, ni soutien : il avait ce seul fils, cet accusé, ce criminel, qui certes aurait dû prendre à sa charge son vieux père. Mais cet être ignoble n'en avait rien fait. Tout au contraire : c'est le père qui avait soutenu l'enfant, et continué de l'entretenir, même une fois l'enfant devenu homme. Et, finalement, cet homme robuste, mais paresseux, vicieux, horrible, las de toujours demander, estima plus expédient de prendre. Il savait — et lui seul, — où était la pauvre cachette : le père l'avait si souvent ouverte pour lui ! Il y était allé droit. Le père ne devait pas être à la maison, le fils avait si soigneusement calculé son heure, cette heure qu'il prétend ignorer aujourd'hui. Mais le père rentre inopinément trop tôt ! Alors, tant pis ! il faut ce qu'il faut ! et, après avoir